**Sinistrose métropolitaine**

*Paris, le 21 septembre 2016. Il est 23 heures.*

Dans le métro, les gens ont l’air à gare, anesthésiées sans doute par l’atmosphère suffoquante. J’ai l’impression d’être le seul à tenter de résister à l’assaut de ces effluves nauséabondes. Tel un fou par trop aviné, je ne peux refréner mon indignation. Les regards perdus se font soudainement interrogateurs.

Ça va bientôt se produire. Quelque chose, entre le premier tintement du réveil et la première cigarette matinale, m’a averti. Une impression.

Pourtant, ici, personne ne sembla remarquer le moindre changement. Ils continuent à mener leur existence minable, bercées par les sempiternels chuintements de ce funeste wagon.

J’en ai assez et décides de descendre. Peu m’importe l’arrêt, peu m’importe de rentrer. Personne ne m’attends et je n’attends rien.

1… 2… 1… 2

En proie à une angoisse grandissante, j’abats le rythme de mes grolles coquées sur l’escalator en panne. Une nouvelle vague d’air fétide me parvient aux narines. J’accélère le rythme.

1. 2. 1. 4. Autant pour moi.

Je récupère illusoirement le contrôle sur mon environnement. Ce son émane de moi et parvient à couvrir ce foutraque assourdissant. Je rejette tout.

Heureusement, la sortie se trouvât non loin de là-bas. 3… 2… 1…

Liberté. Avant même que ne puissent me parvenir le moindre gaz d’échappement, je me saisis de mon Zippo et m’en grille une.

Prenez ça, connards. C’est moi qui m’intoxique. Je n’ai besoin de personne d’autres pour ruiner ma propre…

Une ombre gigantesque vint de passer.

Le ciel crache un liquide noirâtre. Les lumières de la ville vacillent un instant, puis reviennent. La ville est de nouveau plongé dans le jaune pisse. Si ce n’était pour cette odeur, on pourrait comparer cette scène à l’une de ces vieilles photos réalisé en sépia. Pas un passant, la zone est, exception faite de quelques automobiles, desserte.

Qu’est-ce que c’était que cette ombre ?

« Eh l’ami, t’as pas une pièce pour un étudiant ? »

Je suis sorti de ma rêverie par une voix éraillée. Un naufragé, à n’en point douter. Je décide de l’interroger.

« Vous avez vu quelque chose ? »

« Qu’est-ce qu’il me cause lui… Eh l’ami ! T’as pas une cibiche pour un ancien combattant ? »

Je n’en tirerai rien, sinon un pot-pourri de vieille vinasse et de crasse. Je ne suis pas sorti du métro pour ça.

Il me faut continuer. Je lui lance une cigarette, puis finalement, me jette sur lui.

« Ecoute-moi bien sous-merde. T’étais réveillé. C’était quoi, ce truc ? »

« Oh oh, bon ça va ! Pas la peine de s’énerver quoi, merde ! Qu’est-ce que j’en sais moi après tous ? On aurait dit une sorte d’astéroïde… Je sais pas. Lâches-moi ! J’ai plus vingt ans, je suis plus soldat, tout ça est résolu ! »

Je laisse ce pauvre bougre à ses affaires et regarde le ciel. Il demande pas sans reste.

C’est bien ce qu’il m’avait semblé. Quelque chose vient de tomber. A peine ai-je eu le temps de réaliser qu’une nouvelle ombre passe.

C’est une nuée qui s’effondre sur la ville… A en voir l’horizon, ça semble concerner bien plus que Paris.

La lumière saute à nouveau, mais le pavé est plus éclairé que jamais. Elle ne reviendra pas.

La pluie s’est arrêté. Elle non plus, elle ne reviendra pas.

Alia…

Mes vêtements me brûlèrent. Je tente de me soulager en me dénudant. En vain.

Je souris une dernière fois face à cette vision mirifique de flammes et de morts, et puis...